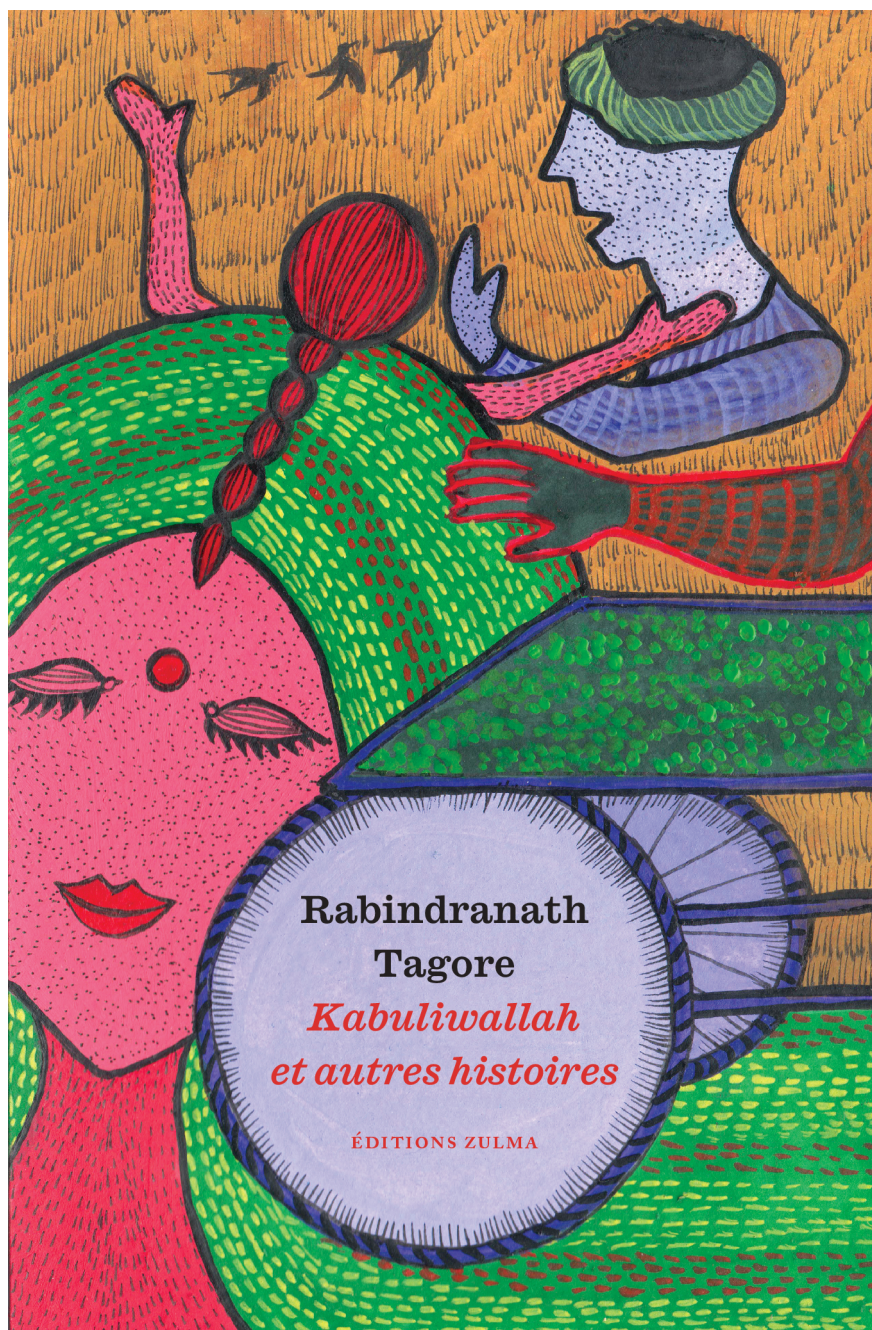




« De cette histoire "radicalement banale" il émane une telle authenticité, une telle humanité, que le lecteur ne pourra pas ne pas sentir - comme le narrateur - sa gorge se serrer. » Florence Noiville, *Le Monde des Livres*

« L'œuvre de Tagore est d'une beauté immortelle et invétérée. » *Le Point*

« Il y a tant de délicatesse dans la façon qu'a Tagore de saisir les bruissements de l'âme de ses personnages en un même bouquet fragile. » Marine de Tilly, *Transfuge*

« L'auteur montre une capacité d'empathie, une compréhension des êtres, une sensibilité à la nature qui fait de chacun d'eux une merveilleuse vignette poétique. » Édith Wolf, *Nouvelle Revue Pédagogique*

« Le regard de Tagore sur la société indienne si multiforme, divisée en castes, traversée de tensions et hantée par le fatalisme, est à la fois incisif et mélancolique. » Alain Favarger, *La Liberté*

« Cette délicieuse compilation de vies minuscules fait la part belle à la femme et à la beauté simple, malgré l'omniprésence de l'injustice, de la disparition, de la mort ou encore de l'errance, qui conclut parfois lapidairement les récits. » Pierre Monastier, *Lettres Françaises*

« Envoûtante et poétique, la plume de l'auteur nous fait arpenter le Bengale avec un grand art de la narration qui éveille tous nos sens et nous captive de bout en bout. » *Happinez*

« Du dénuement de la phrase et des personnages émane une sobre rigueur qui est splendeur dissimulée. »
Ritta Baddoura, *L'Orient Littéraire*

« Les vingt-deux nouvelles ici réunies [...] sont pour la plupart poignantes : Rabindranath Tagore y représente avec une merveilleuse tendresse la grâce de l'enfance pour nous la montrer broyée par une société cruelle. »
Ivanne Rialland, *La Cause Littéraire*

« *Kabuliwallah* est une véritable exaltation pour son lecteur. Lire ce recueil vaut autant que de lire vingt-deux romans en une version concentrée. »
Véronique Atasi, *Atasi*



Rabindranath Tagore Là où tout a sa place

L'écrivain indien (1861-1941), Prix Nobel 1913, doué dans tous les genres, était un grand moderne dont la quête d'harmonie est toujours actuelle. Une belle anthologie le rappelle

FLORENCE NOIVILLE

Entendu récemment : « Vous travaillez sur qui ? Tagore ? Vous voulez dire Pythagore ? » Non, pas l'auteur du théorème, le grand écrivain indien. Pas la Grèce, le Bengale. C'est là, dans cette autre pépinière de penseurs et d'artistes, qu'est né celui que Gandhi nommait « la sentinelle de l'Inde ». En 1861. Là aussi qu'il est mort, 80 ans plus tard. Rien de moins borné pourtant que l'intelligence humaniste, libre et merveilleusement universelle de Rabindranath Tagore. Rien de moins daté. « Le considérer comme désuet serait aussi absurde que nier le modernisme de Hugo ou Balzac », écrit Fabien Chartier

dans la préface du « Quarto » qui lui est aujourd'hui consacré.

Avant-gardiste et pour tous les temps, Tagore est un moderne dans l'âme. Qui veut tout voir, sait tout faire. Enfant, il déteste l'école, s'y sent comme « un lapin en laboratoire ». « Grandir à ciel ouvert » sous les pics de l'Himalaya, voilà son idéal. A 8 ans, il écrit des poèmes. Plus tard, il s'enfuit de l'University College de Londres, goûte aux délices du vagabondage, fonde une école expérimentale, prône l'indépendance de l'Inde, arpente le monde, dessine, peint, compose – des milliers de chansons, et même les hymnes nationaux de l'Inde et du Bangladesh ! Jamais il ne cesse d'écrire : 18 000 pages, soit près de 300 titres en bengali, poèmes, théâtre, souvenirs, récits de voyages, essais, nouvelles et romans dont beaucoup seront portés à l'écran par le grand réalisateur Satyajit Ray (1921-1992).

Rien d'attendu dans sa prose. Prenez *La Maison et le Monde* (1915), ce merveilleux

portrait d'une femme « confinée » dans la sphère domestique : c'est poussée par son propre mari que Bimala découvre les fièvres de la politique et celles de la passion. Même chose dans *Le Receveur des postes* : qui est vraiment cet homme de Calcutta dont tout laisse croire qu'il sera le sauveur de Ratan, l'attachante intouchable ? Tout est dit avec trois fois rien. La phrase est pure, claire comme le cristal et le cœur se serre. Quelle modernité pour l'époque !

En Europe, c'est l'émerveillement. « Ses traductions m'ont fait plus d'effet que quoi que ce soit d'autre depuis des années », note William Butler Yeats. Saint John Perse chante les louanges de ce « grand vieillard pèlerin au charme délicat et à la distinction très sûre ». Gide traduit *L'Offrande lyrique* (NRF, 1914). Janacek, Milhaud s'en inspirent. En 1913, Tagore est le premier non-Occidental à obtenir le prix Nobel de littérature. Et puis, il tombe dans l'oubli. Une relégation qui, comme le note encore Fabien Chartier, « en dit long sur notre incapacité, au-delà des effets de mode, à recevoir les offrandes venues de l'étranger ».

Quelle chance de le redécouvrir aujourd'hui. Il faudrait, certes, une thèse pour appréhender la dimension de son œuvre, mais ce florilège – qui comprend même un cahier de reproductions de ses peintures – en offre un bel échantillon. Non seulement toutes les formes y sont représentées, mais aussi tous les thèmes chers à Tagore. En vrac et à titre d'exemple (nous sommes dans les années 1910 et même avant), la nécessaire et urgente émancipation des femmes : « *L'existence de Kamala était celle d'un poisson emprisonné dans un étang bourbeux, trop peu profond.* » La critique visionnaire d'un ca-



pitalisme qui perd la tête : *« Il n'y a pas de limites à l'acquisition matérielle. La civilisation européenne, mettant l'accent sur cette accumulation, oublie que la*

meilleure contribution individuelle au progrès humain est le perfectionnement de la personnalité. » L'omniprésence du sacré : *« Le poison de la vie de ce monde est neutralisé dès que nous comprenons que celui-ci est enveloppé par le divin. »* La sensualité, l'amour, la joie, le mystère... : *« Puissé-je savoir, avant de la quitter, pourquoi cette Terre m'a pris dans ses bras. »*

Tagore n'a rien d'un illuminé. Ni d'un gourou. Il est très « matter of fact », terre à terre, lorsqu'il se demande comment bouter les Anglais hors de l'Inde, utiliser l'éducation pour progresser vers un monde plus équilibré, dépasser les antagonismes des hindous et des musulmans ou coexister dans la Nature avec tous les vivants dans un état d'éveil et d'oubli de soi. C'est la grande force de son œuvre, qui sait être pratique et mystique. Tagore croyait à la réconciliation des contraires, Orient et Occident, servitude et liberté, visible et inconnaissable. C'est en cela que ses pages sont précieuses. *« On ne voit en Europe que deux périodes de la vie humaine, écrit-il : la période de la préparation et celle du travail. On dirait une droite continuée jusqu'à l'épuisement. »* Un épuisement tel qu'il vous *« fait tomber le pinceau des doigts »*. L'artiste, lui, poursuit la ligne et, de son geste gracieux, la fonde dans un infini où *« tout a sa place »*.

Que l'on « y croie » ou pas, lire Tagore est un voyage intérieur entre *« les cimes de la vie »* et *« les frayeurs des ténèbres »*. En *« ces temps sans pitié »*, ses mots nous bercent. Ils ont la cadence apaisante, la douceur vraie de la prière. ■

ŒUVRES,

de Rabindranath Tagore,
 multiples traducteurs de l'anglais et du bengali, édité par Fabien Chartier, préface de Saraju Gita Banerjee et Fabien Chartier, Gallimard, « Quarto », 1 646 p., 31 €.
Signalons, du même auteur, la parution en poche de Kabuliwallah et autres histoires, traduit du bengali par Bee Formentelli,

Tout est dit avec trois fois rien.
La phrase est pure, claire
comme le cristal et le cœur
se serre. Quelle modernité
pour l'époque !

Le Monde Des Livres

28 avril 2016

L'émotion Tagore

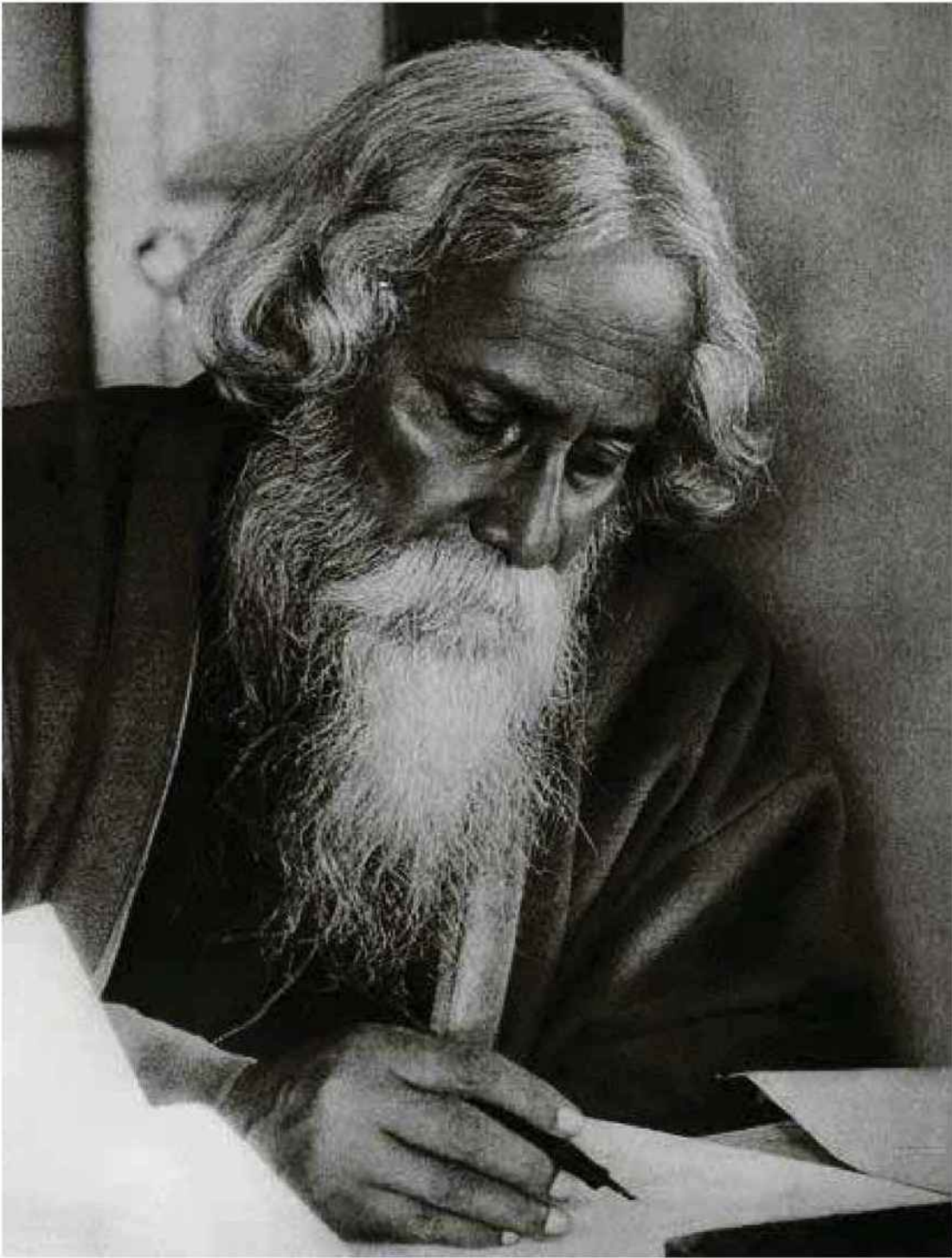
Zulma poursuit la réédition des œuvres du grand écrivain indien Rabindranath Tagore (1861-1941). Lauréat du prix Nobel en 1913, l'homme était doué. Romancier (certains de ses livres ont été portés à l'écran par Satyajit Ray), dramaturge, philosophe, compositeur, peintre (on peut voir ses peintures dans sa maison-musée, à Calcutta), Tagore était aussi un merveilleux nouvelliste, comme en témoigne ce recueil : vingt-deux textes situés au Bengale avec, le plus souvent, pour protagonistes des enfants ou de petites gens, pour mieux dénoncer ce que la société indienne d'alors tait ou refoule. Dans *Kabuliwallah*, il réunit les deux, le marchand ambulant afghan, avec ses fruits secs et son raisin, et la petite fille du riche *babu* bengali. De cette histoire « radicalement banale » il émane une telle authenticité, une telle humanité, que le lecteur ne pourra pas ne pas sentir – comme le narrateur –



sa gorge
se serrer. ■

FLORENCE
NOIVILLE

► *Kabuliwallah*, de
Rabindranath Tagore,
traduit
du bengali (Inde) et
présenté par
Bee Formentelli, *Zulma*,
400 p., 22 €.

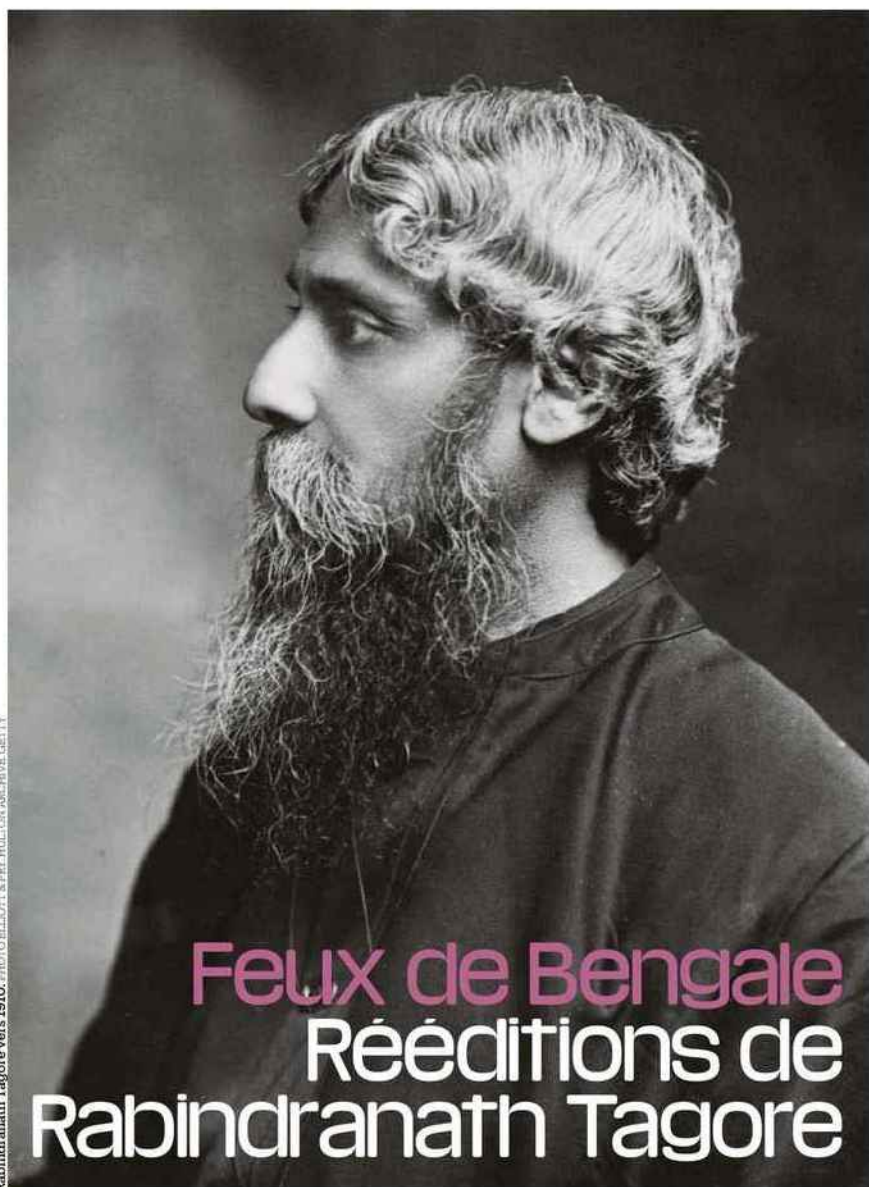


*Rabindranath
Tagore
(1861-1941),
vers 1920.
AKG-IMAGES*



Page 40 : Taleb Alrefai / Le marin légendaire du Koweït
Page 41 : Louisa Hall / Le père de la bombe A en appel
Page 44 : Shubangi Swarup / «Comment ça s'écrit»

LIVRES/



Rabindranath Tagore vers 1910. PHOTO: HILKOT & HILKOT ARCHIVE GETTY

Feux de Bengale Rééditions de Rabindranath Tagore

Par
FRÉDÉRIQUE FANCHETTE

«D'ici à cent ans / qui es-tu lecteur / passionné lisant / curieux ma poésie / à cent ans d'ici ? / Je ne pourrai te faire parvenir / la moindre parcelle du bonheur / de cette aube printanière / comblée de sympathie / ni une fleur éclosée aujourd'hui / aucun chant d'oiseau / ni une couleur / à cent ans d'ici. / Cependant veux-tu / ouvrir la porte du sud. / de ta fenêtre / face au lointain / te laisser aller / à imaginer un jour / il y a cent ans, / où une vive allégresse vint de quelque paradis / frapper au cœur du monde ? » 13 février 1896 : Rabindranath Tagore envoie son salut de « poète en étoile », et on entend la fraîcheur de cette voix ancienne, même cent vingt-quatre ans plus tard. Le texte dont est tiré cet extrait est titré, « l'An 1400 », l'équivalent de 1996 dans le calendrier bengali. La joie, l'ouverture sur l'universel, la façon de saisir l'émerveillement de l'instant sont là, comme un legs précieux pour les lecteurs que le monde ne finira pas d'enfanter. Rabindranath Tagore (1861-1941), Prix Nobel 1913, a produit une œuvre touchant à tous les genres : la poésie, le roman, les nouvelles, le théâtre, l'essai. A la fin de sa vie il se mit à la peinture. Il voyagea énormément, en Europe, en Amérique, en Asie, où il faisait des conférences sur la culture indienne et le rapprochement entre l'Occident et l'Orient. Avec son air de mage, sa barbe blanche et ses tuniques, il frappait l'opinion, fut vénéré, parfois moqué. Bergson le trouvait piètre philosophe. Deux livres viennent donner l'occasion de relire ou lire Tagore. Des nouvelles en poche chez Zulma et un « Quarto », chez Gallimard. Ce second ouvrage est une sélection très méthodique de textes, suivant un ordre chronologique. Suite page 38



Rééditions de Rabindranath Tagore

Suite de la page 37 que propre à faire comprendre l'évolution de sa pensée. Tagore, partisan d'une résistance pacifique au colonialisme, brahmane hostile au système des castes et défenseur de l'émancipation des femmes, exprime ses positions à travers la fiction, la poésie et des essais. A défaut de broder des pantoufles comme le fait Charulata pour son mari et son cousin dans le film du même nom de Satyajit Ray, voici une déambulation à travers la vie et l'œuvre de Tagore. Sur le mode de l'acrostiche, elle suit les lettres de son prénom et de son nom, Rabindranath voulant dire en bengali «Seigneur du Soleil».

Renaissance

Tagore appartient au mouvement de la Renaissance bengalie, née au milieu du XIX^e siècle. Le long métrage *Charulata*, tiré de sa nouvelle, est truffé de références à cette période. Le personnage principal, joué par Madhabi Mukherjee, l'un des plus beaux visages au cinéma, lit l'écrivain Bankim, une discussion porte sur la mort loin de son pays, en Angleterre, de Râm Mohan Roy, autre pilier de ces Lumières indiennes. Satyajit Ray en est un héritier, il a adapté plusieurs textes de Tagore et réalisé un biopic sur l'écrivain qui garde une importance sous-terrainne dans la culture indienne.

Amour

La poésie de Tagore, lyrique, est tournée vers le divin, mais aussi

plus classiquement vers l'amour humain. Rabindranath est publié alors qu'il est adolescent. On le compare au romantique anglais Shelley. Il épouse à 23 ans une adolescente de 12 ans, Mrinalini Devi, un mariage arrangé. Dans ses romans, Tagore met en scène l'enfermement des vies conjugales, mais aussi des moments d'amour et de sollicitude réciproque. Avec cette femme, disparue jeune, Tagore a eu cinq enfants, dont deux meurent avant l'âge de 15 ans. La mort précoce d'une autre femme aimée jette une ombre sur son existence, celle de sa belle-sœur Kadambari, qui se suicida à 26 ans. Entrée petite dans la famille, elle avait été élevée avec lui et faisait partie du cercle intellectuel de la grande maisonnée Tagore.

Bengale

La province du Bengale est à l'époque l'une des subdivisions du Raj, l'Empire britannique indien. Les divisions entre hindous et musulmans sont déjà vives. Un plan de partition, imaginé par le vice-roi Curzon, en 1905, met le pays à feu et à sang. Il sera finalement retiré. Tagore s'élève publiquement contre ce projet. Dans ses textes, il défend la voie pacifique, croit possible une vie en bonne intelligence des différentes communautés religieuses. L'écrivain est mort six ans avant la division du Bengale, avec d'une part le Bengale occidental resté dans l'Union indienne et d'autre part le Bangladesh. Le pays dont il découvrit la beauté quand il partit, en pleine adolescence, explorer les zones rurales avec son père est devenu méconnaissable.

Intouchables

La Renaissance bengalie s'opposait à l'enfermement des castes. Les textes de Tagore abritent des personnages hors caste, les *avarna*. Comme l'adolescent du poème *le Brahmane* qui voulait étudier avec



le «grand sage Gautama». Interrogé sur sa famille, il ne peut que répéter sous les quolibets des autres élèves ce qui lui a dit sa mère : «*Du temps de ma jeunesse dans la misère /j'ai eu beaucoup à servir /quand je t'ai conçu. /Tu es né, mon fils, /dans le giron de Jabala, /femme sans époux. Je ne connais pas ta lignée.*» Et le maître d'ouvrir ses bras et d'étreindre le jeune homme : «*Tu n'es point non-brahmane mon fils /mais le meilleur parmi les deux-fois-nés. La vérité même est ta lignée.*» Tagore rejoignait Gandhi sur ce point, et pas seulement. Mais lorsque le leader nationaliste voulut expliquer le séisme meurtrier du Bihar en 1935 comme une punition divine parce qu'on ne réformait pas le système des castes, l'écrivain cria à la démagogie.

Naufrage

Un jeune homme contraint à un mariage arrangé survit à un naufrage. Pendant la cérémonie, ni lui, ni l'épousée n'avaient vu le visage de l'autre. Le bateau englouti par le fleuve, le survivant découvre sur un banc de sable une belle jeune fille vêtue de couleur écarlate comme une mariée. Il en déduit qu'elle est sa femme, jusqu'à ce qu'il se rende très vite compte sans le lui dire qu'elle est une parfaite inconnue. Le synopsis du roman de Tagore *le Naufrage* ressemble au début à un pitch de film de Bollywood. Mais chez l'écrivain indien, ce qui pourrait être une simple romance devient un subtil huis-clos psychologique, ravagé par les déchirements intérieurs des protagonistes.

«Dharma»

Dans la tradition hindoue, c'est à la fois la loi religieuse, l'ordre socio-cosmique et un code de conduite individuelle de droiture. Celui-ci met en avant les stades de la vie, ils sont quatre, qui induisent diffé-

rents comportements à suivre selon son âge. La troisième étape, «vana-prastha» est une période de retrait, supposé mener à l'affranchissement. Le vanaprastha est un ermite de la forêt. Dans les fictions de Tagore, des personnages peuvent ainsi disparaître pour suivre leur voie spirituelle. Le renoncement est au coin de la rue.

Romain Rolland

L'écrivain français (1866-1944), également prix Nobel, fut un fidèle ami de Tagore. Comme lui, il était foncièrement pacifique et pendant la guerre de 14-18 assumait des positions à contre-courant. Les deux hommes ont entretenu une riche correspondance. Tagore signe en 1919 le texte de Romain Rolland dans *l'Humanité* qui appelle les «travailleurs de l'Esprit» du monde entier séparés par cinq ans de guerre à reformer une «union fraternelle».

Apprentissage

Tagore fut un mauvais élève. Utiliser la langue anglaise pour recouvrer des réalités inexistantes en Inde lui paraissait absurde. Ce passé de cancre poussa l'écrivain à créer une école expérimentale en plein air à Santiniketan. L'établissement, devenu une université, existe toujours. Dans «Vicissitudes de l'éducation», reproduit dans le «Quarto», Tagore explicite ses positions : «*L'Homme appartient à deux mondes dont l'un est en lui-même et l'autre est en dehors. Il tient d'eux sa vie, sa santé, sa force, et ils le maintiennent en constante floraison par d'incessantes vagues de formes, de couleurs, de parfums, de mouvement et de musique, d'amour et de joie. Nos enfants sont bannis de ces deux mondes, comme de deux patries, et sont comme enchaînés dans une prison étrangère.*» Tagore s'est aussi engagé pour l'éducation féminine, première étape vers l'émancipation des femmes qu'il préconisait. Ce qui ne l'empêcha pas de marier ses pro-

pres filles très tôt.

Nationalisme

La reconstruction de la grande Inde est un «devoir», écrit-il, en 1908, quitte «à tirer le meilleur parti de nos contacts avec les Anglais». Alors qu'il soutient Gandhi dans ses actions en faveur des Noirs et des Indiens en Afrique du Sud, il se démarque de ce dernier quant à la position à tenir face au colonisateur, mais lève des fonds pour la campagne de boycott Swadeshi des produits britanniques. En 1940, le leader nationaliste viendra rendre visite à Tagore à Santiniketan, où l'écrivain octogénaire et malade le reçoit amicalement, en dépit des heurts qu'a connus leur relation. Une photo immortalise la rencontre.

Angleterre

Jeune homme de bonne famille, Tagore se devait de partir «over seas». A 17 ans, il s'embarque pour un voyage de dix-sept mois. Il est supposé faire des études de droit pour devenir avocat. Il ne les terminera pas, ne sera pas juriste, son père le rapatriera avant terme : loin des siens et dans la grisaille anglaise, Rabindranath est gagné par la mélancolie. Une photo de studio, à Londres, le montre tout guindé, en redingote, avec à ses côtés, une fourrure jetée sur une sorte de fauteuil en osier. Peut-être le photographe a-t-il voulu suggérer l'Inde et ses chasses au tigre de Bengale ? L'écrivain retournera plusieurs fois en Angleterre, en particulier en 1913, l'année du Nobel. Le poète irlandais Yeats sera un de ses plus acharnés défenseurs. Le recueil *Gitanjali* est alors considéré par certains comme la plus belle œuvre de cette année-là en langue anglaise.

Tournée

Pour financer son école de Santiniketan, Tagore part régulièrement faire des conférences à l'étranger à



partir des années 1910, suscitant quelques moqueries sur son obsession du tiroir-caisse. On le retrouve en France hôte du philanthrope Albert Kahn qui, depuis Boulogne-sur-Seine, envoyait des photographes fixer en images couleurs (les fameux autochromes) les cultures du monde entier. En 1913, à New York «il se montre sceptique quant à la verticalité de Manhattan», est-il écrit dans le «Quarto», mais apprécie ses six mois en Amérique, où il est vu comme «un sage pacifiste». Dans les années 20 et 30, Tagore sera encore par monts et par vaux. Il se rend en Allemagne, rencontre le Nobel Thomas Mann, en Italie, où, faute de goût qu'il rattrapera par un article contre le fascisme, il se retrouve brièvement manipulé par Mussolini.

Hymnes

Spécificité unique dans l'histoire du monde: Tagore est l'auteur de deux hymnes nationaux encore actuels, paroles et musique. Celui de l'Inde et celui du Bangladesh. L'écrivain est aussi compositeur. La musique est d'ailleurs pour lui intimement liée à la poésie. La rime est ce qui permet pour Tagore de prolonger le poème, d'emplir ainsi l'air de ses ondes sonores. Tagore est fasciné par les chanteurs mendiants de son pays, les Bauls, qui communient dans la joie avec le divin.

«Thakur»

Ce mot bengali veut dire «seigneur» et c'est le patronyme de l'écrivain dans sa langue natale. Le nom Tagore en est l'adaptation anglaise. Les Tagore étaient une famille puissante de Calcutta. Le père de Rabindranath était une personnalité très en vue du Brahmo Samaj, Eglise visant à réformer l'hindouisme. La famille possédait des grandes demeures et des terres. Mais le père avait hérité de dettes à la mort du grand-père. Dans *Souvenirs d'enfance*, Rabindranath Tagore, quatorzième enfant de

ses parents, raconte: «*Nous vivions alors comme de pauvres gens [...], habillés des vêtements les plus simples et nous n'avons porté de chausettes que très longtemps après! Et c'était un luxe au-delà de nos rêves les plus insensés quand les rations de notre déjeuner [...] comportaient une miche de pain et un peu de beurre enveloppé dans une feuille de bananier. On nous apprenait à accepter avec bonne grâce les conditions de vie qui étaient dues au naufrage de notre splendeur passée.*»

Amritsar

Le 13 avril 1919, protestant contre le rapport du comité Rowlatt, des milliers de manifestants pacifistes et désarmés se rassemblent malgré l'interdiction à Amritsar. Les troupes britanniques tirent et font entre 400 et 1 000 morts. Ce massacre sera un tournant dans l'histoire de la décolonisation de l'Inde. Tagore, très ébranlé psychologiquement, rendra son titre de chevalier, en signe de protestation, au roi d'Angleterre.

«Ghare Baire»

C'est le titre d'un roman paru en feuilleton en 1915, et qui sortira en France sous le titre *la Maison et le monde*. Le livre, adapté au cinéma par Satyajit Ray, est une réponse aux indépendantistes: le cœur de Tagore est du côté des révolutionnaires. *Ghare Baire* est aussi le portrait d'une femme que son mari veut conduire hors de la maison, vers l'extérieur. Une histoire d'apprentissage de la liberté. Le mari du roman est un jeune maharaja progressiste, qui porte les idées de Tagore, mais apparaît dépassé par les flambées de violences.

«Offrande lyrique»

Gitanjali (*l'Offrande lyrique*) est le recueil de poésie qui valut à Tagore le Nobel, alors en compétition avec l'Anglais Thomas Hardy et le Fran-

çais Anatole France. La traduction française fut assurée par André Gide. Le poète s'adresse à une entité qu'il appelle «Dieu» ou «Seigneur» ou «Maître Poète». On y voit un cœur captif, on y lit des questions sans réponse, l'inassouvissement du désir d'amour. «*Que tous les accents de la joie se mêlent dans mon chant suprême – la joie qui fait la terre s'épancher dans l'intempérante profusion de l'herbe; la joie qui sur le large monde fait danser mort et vie jumelle; la joie qui précipite la tempête – et alors un rire éveille et secoue toute la vie; la joie qui repose quêtée parmi les larmes dans le rouge calice du lotus douleur; et la joie enfin qui jette dans la poussière tout ce qu'elle a et ne sait rien.*»

Ruralité

Le «*tohu-bohu*» d'un marché paysan pendant la mousson, le désespoir de métayers, le mal du pays d'un enfant campagnard exilé en ville: les nouvelles sont le versant le plus accessible de l'œuvre de Tagore. Jeune marié, il quitta Calcutta pour gérer des domaines familiaux. Pendant ses années passées dans le Bengale rural, il a emmagasiné la matière qui lui sert à écrire ces textes où les destins des humiliés prennent une profonde dimension humaniste.

Eau

C'est l'élément le plus présent. L'eau du ciel, qui éclate si souvent sous le coup du tonnerre. Celle du fleuve sacré, le Gange, et de son affluent le Hooghly. Celle des larmes aussi. La nouvelle «l'Histoire du ghât» raconte le suicide d'une jeune fille amoureuse d'un «sannyasi», un renonçant. Et on ne peut que penser à la disparition de la belle-sœur tant aimée. Tagore laisse la parole au ghât, le vieil escalier menant au fleuve, qui le dernier a senti les pieds nus vivants de la jeune Kusun. «*Quand je commence une histoire, dit le narrateur de pierre, une autre s'en vient flotter sur le cou-*



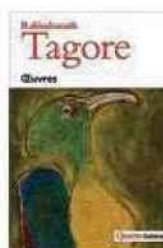
*rant : les histoires vont et viennent,
et je n'arrive pas à les retenir. Seules
une ou deux se posent avec douceur
sur le tourbillon, tels ces petits ba-
teaux d'aloès, et y tournent en rond
sans interruption. Une histoire
comme ça tournoie aujourd'hui au-
dessus de mes marches, avec son
chargement et on dirait qu'elle est à
tout moment sur le point d'être en-
gloutie par le courant.» ◆*

RABINDRANATH TAGORE

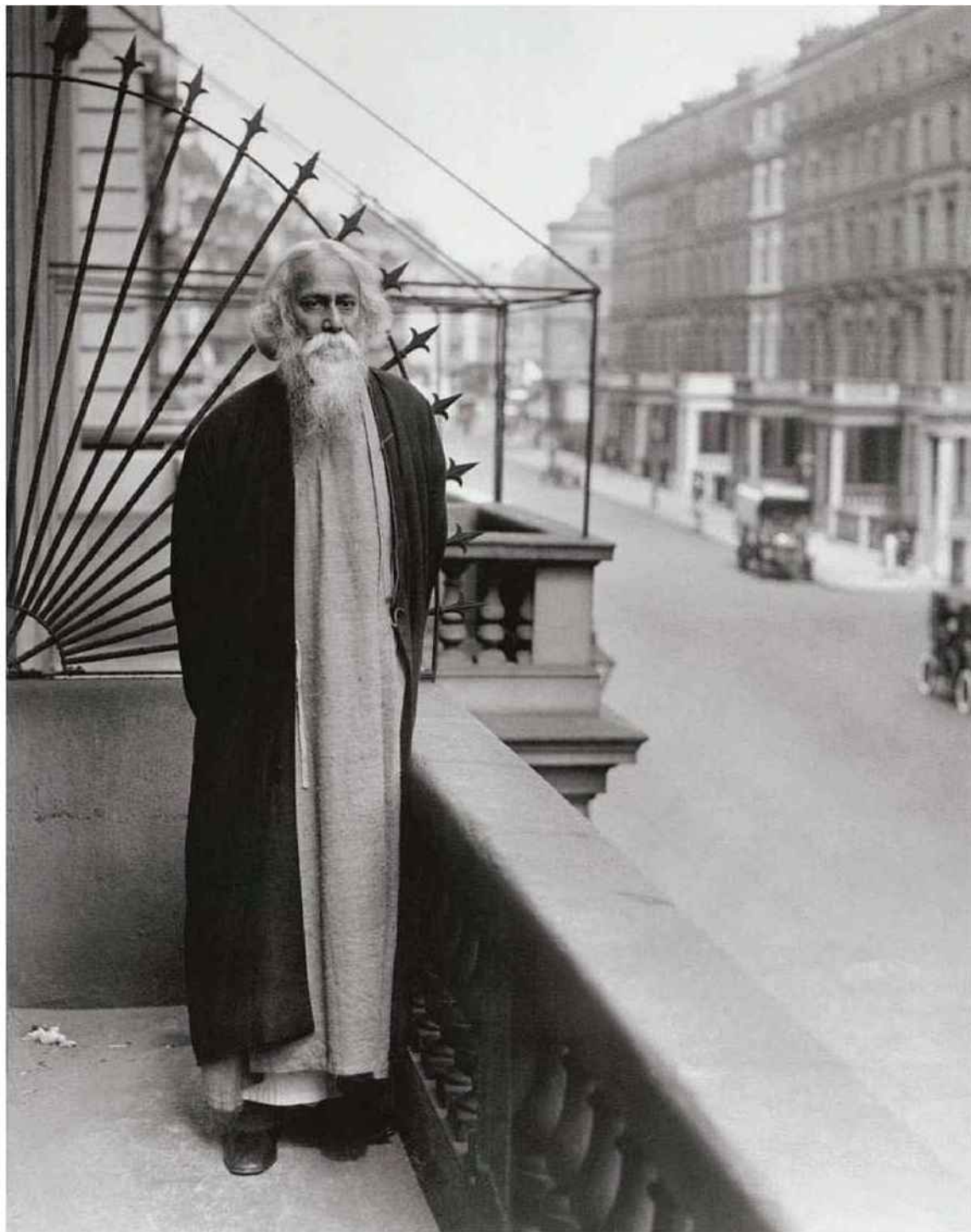
ŒUVRES Traduction de l'anglais et du bengali
par un collectif de traducteurs, édition de Fabien
Chartier, préface de Saraju Gita Banerjee et Fabien
Chartier. Gallimard «Quarto», 1632 pp., 31€.

KABULIWALLAH ET AUTRES HISTOIRES

Traduit du bengali (Inde) par Bee Formentelli.
Zulma poche, 336 pp., 9,95€.
Pas d'éditions numériques



**Le passé de cancre
de Tagore, rétif
à l'enseignement en
anglais, le poussa
à créer une école
expérimentale, qui
existe toujours,
à Santiniketan.**



Rabindranath Tagore, sur le balcon d'un hôtel à Londres, date inconnue. PHOTO BETTMANN ARCHIVE

Rabindranath Tagore, artiste éclairé

Un recueil du prix Nobel de littérature qui magnifie la nature et le cœur des humbles.

• « *Kabuliwallah* », de *Rabindranath Tagore*, *Nouvelles traduites du bengali (Inde) et présentées par Bee Formentelli*, éd. Zulma, 2016, 393 pages, 22 euros

À la fin des années 1890, Rabindranath Tagore (1861-1941) arpente, pour le compte de son père, les immenses propriétés familiales du Bengale oriental, au rythme lent de son bateau-maison, la *Padma*, du nom du fleuve qui sinue dans ces régions fertiles.

Au sein d'une nature à la beauté mouvante dont il sait si bien peindre toutes les nuances, il rencontre le petit peuple des campagnes : paysans des rizières et des champs d'arachides, fonctionnaires relégués dans de lointains villages, marchands de quatre saisons, petites filles prises dans les griffes des traditions... qui lui inspireront les personnages de ses nouvelles.

Tagore, un homme-artiste

Bee Formentelli, elle, a « rencontré » Rabindranath Tagore lorsqu'elle avait 10 ans. En jouant dans *Amal et la lettre du roi*, une de ses pièces de théâtre traduite par André Gide. Depuis, la lecture de cette œuvre immense – pas moins de 100 nouvelles, une quinzaine de romans et pièces de théâtre, 2 000 chansons dont il a aussi composé la musique – l'a accompagnée sur les chemins de sa vie littéraire jusqu'à ce désir d'apprendre le bengali pour traduire et réunir en un même recueil ces 22 histoires.

« *J'ai voulu rendre justice à Tagore, trop souvent perçu en France comme un auteur idéaliste, dont l'image se serait figée à la date du prix Nobel de littérature qu'il a reçu en 1913* », explique-t-elle. Et attester ainsi que cet homme-artiste, d'ascendance aristocratique, a porté une attention extrême au quotidien misérable des hommes, et particulièrement des femmes, oppressés par le poids de règles sociales aussi inhumaines qu'immuables : mariages arrangés, dots qui engendrent des dettes abyssales, castes qui enferment ou exilent...

Reflets tragiques de ses propres souvenirs

La nouvelle qui donne son titre au recueil, *Kabuliwallah*, met en scène un marchand de fruits afghan qui tisse brin à brin un lien d'amitié avec une petite fille

d'une caste respectable, reflet tragique du souvenir de sa propre fille abandonnée au-delà des montagnes...

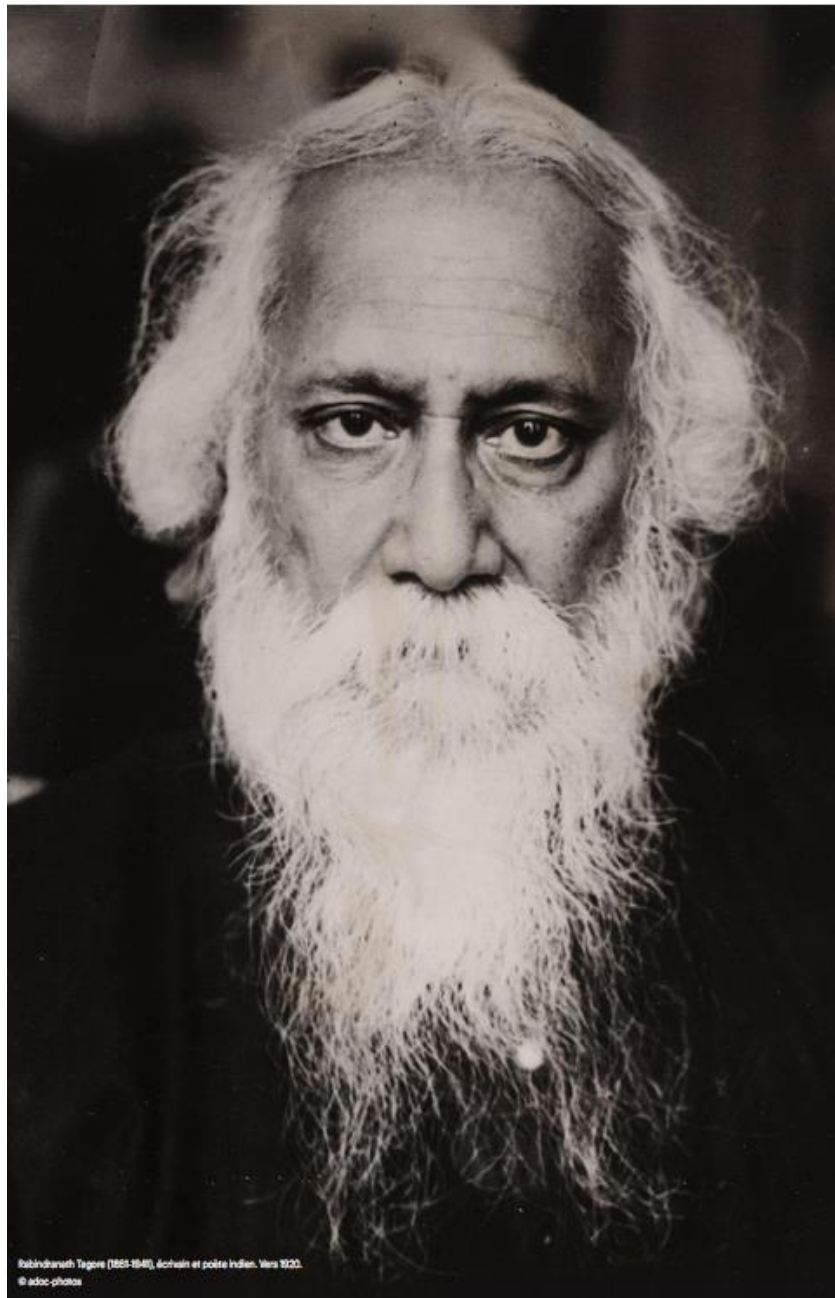
Jean-Claude Carrière et Atiq Rahimi avaient cosigné un scénario pour un film prévu en 2007. Le projet a tourné court. Mais cet ajournement a permis à l'auteur afghan d'écrire *Syngué Sabour*, couronné du prix Goncourt en 2008.

Laurence Péan

Trois bonnes raisons de (re)lire Rabindranath Tagore

Hubert Prolongeau

Publié le 25/03/20



Rabindranath Tagore (1861-1941), écrivain et poète indien. Vers 1920.
© adoc-photos

Artiste protéiforme, premier Prix Nobel de littérature non-européen dès 1913, compagnon de route de Gandhi, l'écrivain et penseur indien Rabindranath Tagore (1861-1941) est malheureusement un peu oublié. Un (très) gros volume et un plus modeste recueil de nouvelles permettent de se replonger dans cette œuvre fondatrice.

1. Ce n'est pas parce que le salon du livre de Paris, dont elle était l'invitée phare, a été annulé qu'il faut se désintéresser de la littérature indienne...

On a sans doute du mal aujourd'hui à imaginer la gloire qui fut celle de Rabindranath Tagore, grand ami de cet autre maître à penser trop oublié qu'était Romain Rolland. Prix Nobel de littérature en 1913, et premier récipiendaire à ne pas être européen, il a incarné à lui seul toute la littérature indienne — comme l'a fait plus tard Satyajit Ray, qui a d'ailleurs plusieurs fois adapté Tagore, avec le cinéma indien.

Son œuvre, entamée à l'âge de 8 ans !, a d'abord été connue pour la poésie. Puis elle s'est enrichie de romans, d'essais, de nouvelles, de récits de voyage, de pièces de théâtre, de chansons, de musique et de peintures. Brahmane né à Calcutta, grand voyageur à une époque où c'était rare, il a soutenu Gandhi dans son combat pour l'indépendance de l'Inde et a conseillé Nehru, le premier Premier ministre.

Universaliste, opposé au système des castes, prônant une union des peuples au-delà des frontières, il aura été l'un de ces utopistes rêvant d'un monde ouvert. Ses positions ont séduit notamment André Gide, qui œuvra beaucoup à le faire connaître en France, en particulier en le traduisant de l'anglais, à partir de traductions elles-mêmes souvent faites par Tagore lui-même qui écrivait en bengali.

2. Parce que ce volume de la collection Quarto tente de donner une idée de toute l'œuvre

Cette magnifique anthologie donne envie d'aller de voir de plus près la très nombreuse production du « Victor Hugo de l'Inde ». On y trouve, parfois extraits de recueils amputés, des textes représentant les dimensions multiples de l'œuvre de Tagore : poèmes, nouvelles, essais, romans...

Plongée impressionnante, qui permet d'approcher l'extrême étendue de son génie. *L'Offrande lyrique* et *La Corbeille de fruits*, contemporains de la guerre 1914-1918, incitent chacun à rechercher son dieu personnel et mettent en avant les difficultés à bien le connaître. *La Maison et le Monde*, son plus grand roman, attaque le poids du religieux et le nationalisme indien. Et les essais, extraits entre autres de *Vers l'homme universel*, synthétisent ses préoccupations : ses tentatives de réforme rurale, sa désolation devant le déclin économique du Bengale et son combat pour la paix.

3. Parce que ses nouvelles, en particulier, sont de petits chefs-d'œuvre

Ses nouvelles sont le plus beau morceau de cette œuvre multiforme. Tranches de vie simples et émouvantes, comme celles écrites par Tchekhov, dont il a l'extrême sensibilité, constat sans lourdeur de l'incurie culturelle des plus pauvres et d'une société de classes qui ne se mélangent pas (voir à ce sujet l'admirable nouvelle *Le Receveur des postes*, qui dit tout en quelques pages sur la fausse avancée libérale des bonnes âmes de la bourgeoisie intellectuelle), elles touchent immédiatement à l'universel.

Ceux qui seraient tentés de reculer devant l'épais volume Quarto pourront commencer à s'initier avec *Kabuliwallah*, un choix de nouvelles intelligent qui sort en poche aux éditions Zulma. Autre avantage : les textes sont traduits directement du bengali, et non après être passés par l'anglais — comme c'est le cas de la majorité de ceux du Quarto, qui sont ceux de la découverte de Tagore en Occident ; ils y gagnent en intérêt historique, mais sans doute pas en fidélité à la langue du maître.

À lire

Œuvres, de Rabindranath Tagore, édition établie par Fabien Chartier, éd. Gallimard, coll. Quarto, 1632 p., 31 €.

Kabuliwallah et autres histoires, de Rabindranath Tagore, traduit du bengali par Bee Formentelli, éd. Zulma poche, 336 p., 9,95 €.

<https://www.telerama.fr/livre/trois-bonnes-raisons-de-re-lire-rabindranath-tagore,n6616301.php>



Tagore l'immortel

Poche. Il y a tant de délicatesse et de grâce dans la façon qu'a Tagore de saisir les bruissements, les refoulements, les ressacs de l'âme de ses personnages en un même bouquet fragile. Dans ce recueil de nouvelles, des paysans sans terre ne peuvent payer la dot, un colporteur afghan se lie avec une enfant pauvre comme lui, de vieux amis se déchirent à cause d'un citronnier, une petite muette est mariée à 8 ans, de jeunes femmes sont broyées par dix mille ans de coutumes humiliantes... Ceux qui peuplent le faisceau poétique du magi-



cien indien sont démunis, dans la chair et dans l'esprit. Sous son trait, leurs instants de vie ou de mort sont de l'or, aussi précieux à lire qu'ils sont odieux à vivre.

Assurément, il faut avoir le cœur tendre pour lire Tagore, ne pas être trop moderne, d'une candeur de sentiment qui hérissierait le cynique. Si anachronique dans sa ferveur contemplative, l'œuvre de Tagore, qui ressort en Quarto (Gallimard, 1 632 p., 31 €), est d'une beauté immortelle et invétérée ■ **M. D. T.**

Kabuliwallah, de Rabindranath Tagore
(Zulma, 336 p., 9,95 €).

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

Avril 2016

Le prix Nobel de littérature **Rabindranath Tagore** n'a pas pris une ride. La preuve avec ce recueil de nouvelles de Calcutta, hantées par les légendes indiennes.

PAR MARINE DE TILLY

Rarement un texte n'a si bien porté le nom, pourtant « commun », en tout cas générique, de « recueil de nouvelles ». « Recueillir » n'est pas simplement « écrire ». Il y a tant de délicatesse dans la façon qu'a Tagore de saisir les bruissements de l'âme de ses personnages en un même bouquet fragile. Il est comme le vieux *ghât*, héros fantastique de la première nouvelle, un escalier qui descend vers le Gange et prend la parole : « Si les événements sont gravés dans la pierre, dit-il, vous pourriez déchiffrer sur chacune de mes marches des histoires d'antan. Mais tous ces vieux contes, toutes ces histoires oubliées du temps de jadis, peut-être aimeriez-vous les écouter. Alors, asseyez-vous sur un de mes degrés et prêtez une oreille attentive au murmure des eaux. »

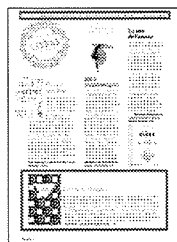
« Paysans sans terre qui ne peuvent payer la dot, colporteurs afghans (le fameux Kabuliwallah en est un) se liant avec un enfant pauvre comme eux, vieux camarades qui se déchirent autour et à cause du citronnier qui sépare leurs parcelles de terre, orphelines abandonnées y compris par leurs maîtres, petites filles muettes mariées à huit ans, jeunes femmes broyées par dix mille ans de coutumes humiliantes, et même chiens errants ou cochons à sacrifice pas du tout dénués de subtilité psychologique ; tous ceux qui peuplent le faisceau poétique du magicien indien sont démunis, dans la chair et dans l'esprit. Sous son trait, leurs instants de vie ou de mort, leurs « histoires de malheur » sont de l'or, aussi précieuses à lire qu'elles sont odieuses à vivre. Parce que toutes ces « petites vies, petits chagrins, d'une linéarité, d'une banalité radicales », il ne les décrit pas, il les envisage, les « considère » ; sachant que celui qui « considère » ne se contente pas d'observer l'objet de son désir mais le serre contre lui. Assurément, il faut avoir le cœur tendre pour aimer lire Tagore, ne pas être trop moderne, et d'une candeur de sentiment qui hérissera les esprits nihilistes. « Pendant une brève nuit, dit le héros de la onzième nouvelle, j'ai abordé l'éternité, et par la grâce de cette seule et unique nuit, qui tranche sur tous les autres jours et nuits, mon

humble existence a été comblée. » Le style lyrique prête main-forte au fond. Autre mauvais point pour les désenchantés : l'espérance paradoxale qui infuse ces « milliers de vies obscures si peu sauvées de l'oubli », sans doute parce qu'elles sont celles d'enfants. Chez le prix Nobel, la liberté de l'enfance est souveraine. Même arrachée comme « un bouton avant maturité ».

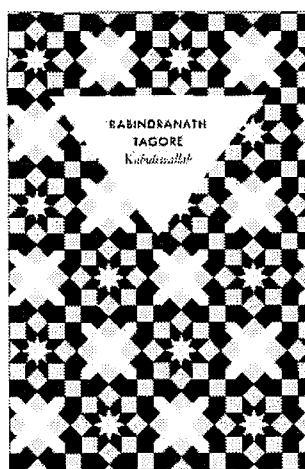
Saturée de spiritualité, l'œuvre de Tagore est à l'image de l'Inde de son époque. Entre « son » Inde, capitale du Raj britannique, et la « nôtre », il y a eu un siècle. Des Anglais, des révolutions violentes ou pacifiques, une indépendance, des Pakistanais et des Chinois, quelques « bifurcations », comme dirait Brink, et une mondialisation. Mais les légendes qui fondent l'Inde, elles, demeurent. Les livres de Tagore en sont la tendre grammaire.

KABULIWALLAH
nouvelles traduites du
bengali (Inde) et présentées
par Des Formentelli
Zulma
400 p., 22 €





LIVRES - INSPIRATION - BEAUTÉ - LECTURE - SENS - PERCEPTION - IMAGINATION - RÉJOUISSANCE



Échos du Bengale

Un marchand ambulant qui se lie d'amitié avec une enfant rayonnante de vie, un serviteur qui voue une admiration sans bornes au fils de ses maîtres, un père tourmenté par son incapacité à payer la dot de sa fille bien-aimée, une épouse qui harcèle son mari pour qu'il s'enrichisse... Ce sont ici 22 nouvelles de l'auteur qui ont été rassemblées dans ce recueil. Des récits du début du XX^e siècle mais dont la fraîcheur ne s'est pas estompée, qui chantent les secrets, les ombres et les reflets multiples de l'Inde en mettant en scène de multiples destins émouvants. Envoûtante et poétique, la plume de l'auteur nous fait arpenter le Bengale avec un grand art de la narration qui éveille tous nos sens et nous captive de bout en bout.

Kabuliwallah, Rabindranath Tagore, Zulma, 22 €

L'Orient Littéraire mars 2016

Kabuliwallah - Tagore

Le cœur insatisfait

Sous la plume de Tagore, vingt-deux nouvelles donnent voix à celles et ceux dont on ignore la voix : fillettes et femmes surtout, mais aussi tout cœur candide et bafoué. Du dénuement de la phrase et des personnages émane une sobre rigueur qui est splendeur dissimulée.

Prix Nobel de littérature en 1913, Rabindranath Tagore est surtout connu pour sa poésie. Il est également un admirable diseur d'histoires. Si les vingt-deux nouvelles que compte Kabuliwallah empruntent aux mythes et aux contes une forme d'émerveillement parce qu'attentives à l'enfance volée, elles dépeignent des êtres aux prises avec un cruel destin ; des êtres que le cours de la vie a vite fait de plonger dans l'oubli. Avec une grande maturité littéraire, Tagore parvient à contenir en chaque nouvelle les années, ou à y approfondir ce qui ne dure qu'un instant. Beaucoup de temps est ainsi enfermé dans ces textes qui ont chacun l'ampleur du roman.

En cherchant Kabuliwallah dans le glossaire en fin d'ouvrage, on apprend que ce terme désigne dans le contexte indien, un marchand ambulant ou un colporteur originaire de Kaboul, en Afghanistan. Toutes les nouvelles de Kabuliwallah ont pour décor Calcutta, ville natale de Tagore, et se déroulent à l'époque même de l'auteur. Rythmées par les rites de passages tels que fêtes religieuses, noces, naissances, décès, exils, ces histoires se penchent sur les relations de cœur et de sang sur lesquelles pèsent différentes formes d'oppression. Les questions du mariage arrangé des petites filles encore impubères, de leur accès à l'éducation, de la dot, de l'héritage, des castes, des pressions sociales liées aux rôles respectifs de l'homme et de la femme, traversent ces nouvelles y faisant peser leurs lots d'injustices.

Les protagonistes dans Kabuliwallah voient leur dignité atteinte et trouvent dans la vie et souvent dans une forme de mort, une échappatoire à leur honte. Car la mort est partout dans ces nouvelles, insidieuse ou explicite, nourrissant ses tentacules à une invisible douleur. La postface de la traductrice Bee Formentelli, fort intéressante, propose des éléments biographiques et critiques pour éclairer autrement ces écrits et mieux se rapprocher de l'auteur et de son œuvre.

L'intime est le propre de ces nouvelles où Tagore raconte avec une empathie et une sagesse saillantes, ainsi que dans une résignation lucide face à la réalité implacable, tant de luttes et de brisures que la société refoule. Ce poème qui clôt le recueil exprime bien sa pensée : « Petites vies, petits chagrins/ Petites histoires de malheur/ d'une linéarité, d'une banalité radicales/ Des milliers de larmes versées chaque jour/ Si peu sauvées de l'oubli/ Pas de description élaborée/ Mais un pauvre récit monotone/ Ni théorie ni philosophie/ Aucune histoire vraiment résolue/ Une fin toujours avortée/ Laisant le cœur insatisfait/ À jamais inachevées, les innombrables histoires du monde :/ Boutons arrachés avant maturité/ Gloire en poussière avant d'avoir été chantée/ L'amour, l'effroi, l'injustice,/ Des milliers de vies obscures. »

Ritta Baddoura

À lire **aussi**



Nouvelles

► **Rabindranath Tagore,**
Kabuliwallah, Zulma, traduit par Bee
Formentelli, 400 pages, 22 €

La plupart de ces nouvelles ont pour héroïnes de très jeunes femmes qui subissent la violence des coutumes. Chaque récit présente un aspect des situations ainsi engendrées. Pourtant, nulle démonstration appuyée n'alourdit les textes. L'auteur y montre une capacité d'empathie, une compréhension des êtres, une sensibilité à la nature qui fait de chacun d'eux une merveilleuse vignette poétique.



LA LIBERTÉ, quotidien de la Suisse romande

10.09.2016

RETOUR À TAGORE

« Nouvelles » : Dans la pile des oubliés d'avant la rentrée, ce bijou: vingt-deux nouvelles du grand écrivain indien, lauréat du Nobel de littérature en 1913. De *Kabuliwallah*, seule la traduction du *Receveur des postes* avait paru en 2011 dans une revue, le reste nous parvenant comme la quintessence de la magie des textes de l'auteur bengali. En effet, dans ce recueil, Rabindranath Tagore (1861-1941) focalise son attention, entre Bengale et Calcutta, sur des enfants de tous âges. Ils sont les héros de ces vignettes portées par un souffle poétique communicatif.

Le regard de Tagore sur la société indienne si multiforme, divisée en castes, traversée de tensions et hantée par le fatalisme, est à la fois incisif et mélancolique. A l'image justement de la nouvelle emblématique de cet ensemble où l'on voit s'évanouir les illusions de la jeune orpheline, servante dévouée du receveur des postes qui l'a prise sous son aile. Jusqu'au bout elle espère que son maître l'emmènera avec lui lorsqu'il obtiendra sa mutation dans une région moins insalubre. Peine perdue, la médiocrité du réel en décidera autrement. De même que des chamailleries familiales mettront fin à l'amitié profonde de deux cousins. Tagore n'a pas son pareil pour montrer l'envers des choses, les lois d'airain de la vie, toute la cruauté du monde comme dans cette autre nouvelle où une autre fillette, à peine nubile, est vendue à un homme avide de l'examiner de A à Z, sans même se soucier d'entendre sa voix... **ALAIN FAVARGER**

Rabindranath Tagore, *Kabuliwallah*, trad. du bengali par Bee Formentelli, Ed. Zulma, 397 pp.

L'Inde : 800 nuances de littérature

Le Salon du Livre de Paris, qui devait se tenir en mars dernier avant d'être annulé en raison de la pandémie, avait pour invité d'honneur l'Inde. Comment appréhender un continent littéraire riche de plus de huit cents langues, dont deux cent trente-quatre langues maternelles identifiées et vingt-deux langues reconnues officiellement ? Chaque année paraissent des milliers de livres, dont une infime minorité seulement a le privilège de connaître une traduction française. Seuls quelques auteurs émergent mondialement, pour des raisons parfois autant littéraires que militantes : Arundhati Roy (qui fut à la une de la plupart des journaux ce printemps, au risque d'occulter tous les autres), Salman Rushdie, Vikram Seth, Kiran Desai, Amitav Ghosh...

Les héritiers du mytique *Mahabharata* sont nombreux, divers, tant de sensibilité que de culture. En témoigne l'impressionnant festival de littérature à Jaipur, capitale de l'État du Rajasthan (au nord-ouest de l'Inde), qui rassemble à chaque édition un demi-million de personnes – ce qui en fait probablement le plus grand événement littéraire au monde. Il ne saurait être question de circonscrire dans un simple article le foisonnement d'une civilisation à nulle autre pareille. Nous nous contenterons de traverser le sous-continent à travers quelques livres publiés récemment, qui jalonnent son histoire récente, de la toute fin du XIX^e siècle au balbutiant siècle naissant.

Rabindranath Tagore, le surnaturel

Au commencement de l'époque contemporaine était un patriarche, Rabindranath Tagore, que l'on ne présente plus en France depuis la parution en 1913 de *L'Offrande lyrique* dans une traduction d'un André Gide enthousiaste. C'est cette même année que l'écrivain bengali reçoit le prix Nobel de littérature. S'il bénéficie d'une aura internationale incontestable et incontestée, une grande part de son œuvre abondante demeure inédite en français.

Trois parutions récentes le remettent notamment à l'honneur : le recueil de nouvelles *Kabuliwallah et autres histoires*, paru aux éditions Zulma en 2016, vient d'être ré-édité en format poche. Cette délicieuse compilation de vies minuscules fait la part belle à la femme et à la beauté simple, malgré l'omniprésence de l'injustice, de la disparition, de la mort ou encore de l'errance, qui conclut parfois lapidairement les récits. Dans ce pays peuplé de plus de trois millions de divinités, le surnaturel s'inscrit entre chaque ligne, chaque mot et chaque destinée, comme en écho à la célèbre phrase de Chesterton, contemporain de l'écrivain indien et auteur non moins prolifique que ce dernier : « Ôtez le surnaturel, il ne reste plus que ce qui n'est pas naturel. »

Surnaturelle encore sa vision, comme le dévoilent ces quelques lignes extraites du gros volume (près de 1600 pages) que Gallimard consacre à Tagore dans sa collection « Quarto », et plus précisément de l'entretien qu'eut l'écrivain indien avec le jeune philosophe Mircea Eliade : « Elle traverse une crise, ma patrie. Et sa plus grande défaite ne serait pas de retomber dans l'esclavage politique, mais de perdre ses grands attributs spirituels, qui en ce moment, provisoirement, sont déchus de leur suprématie millénaire. »

Surnaturelle toujours sa poésie, dans le joli petit recueil de vingt-cinq poèmes édité aux éditions Corlevour, dans lequel Tagore se tient « sur le rivage de la grande mer du monde », marqué depuis sa jeunesse par le suicide de sa belle-sœur, l'épouse-enfant de son quatrième frère, qui était sa compagne de jeu, la confidente intime de ses aspirations

juvéniles. Le recueil se lit à hauteur d'enfance, temps qui mêle à la légèreté cet indéfinissable soupçon de gravité. À son décès, véritable « *expérience fondatrice* », écrit la traductrice Bee Formentelli, l'apprenti écrivain entre dans « *la nuit du réel* », qui forge son écriture intemporelle, c'est-à-dire merveilleusement enracinée dans son temps et étonnamment universelle.

Si le bengali n'est la langue maternelle que de 8 % de la population (quand l'hindi est celle de 41 % de la population indienne), il pèse néanmoins d'un poids incommensurable dans l'histoire littéraire du sous-continent du fait d'un réveil culturel durant le XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, qui est souvent comparé à la Renaissance italienne mais qui peut également faire penser – sur le plan strictement littéraire – au foisonnement de la littérature russe à la même époque. L'hymne national indien, *Jana Gana Mana*, et l'hymne national du Bangladesh, *Amar Shonar Bangla*, sont – par exemple – deux œuvres écrites en bengali et composées par Tagore.

Bibhouthi Bhoushan Banerji, l'écologiste

Moins connu que ce dernier, Bibhouthi Bhoushan Banerji (1894-1950) est un autre grand nom de la littérature bengali. Son œuvre maîtresse, *La Complainte du sentier*, parue en 1969 aux éditions Gallimard, a été éclipsée par l'adaptation cinématographique qu'en a faite Satyajit Ray, qui valut au réalisateur une renommée immédiate et le prix du document humain au festival de Cannes en 1956.

C'est tout le mérite des éditions Zulma, qui proposent une importante liste de romans indiens dans leur catalogue, de le remettre au premier plan en publiant un roman fascinant sur l'aventure d'un jeune citadin de Calcutta envoyé aux confins du Bihar, au nord-est de l'Inde, pour procéder à la répartition de terres sauvages en vue de leur exploitation intensive : *De la forêt*. Ce qui commence comme un exil et une mission pragmatique devient progressivement une méditation sur la beauté et la richesse d'une nature luxuriante, que le jeune héros est appelé à condamner par le défrichage progressif. *De la forêt* offre un constat terrible sur les prémices de l'industrialisation indienne – la fuite de gaz qui a provoqué, en mai dernier, la mort et l'hospitalisation de plus d'un millier d'Indiens à Vishakhapatnam, en est une illustration récente : « *Un jour viendrait, peut-être, où les hommes de notre pays ne pourraient plus voir de forêt. Il n'y aurait plus que des champs cultivés et des usines de jute. La fumée des usines textiles serait partout visible. Ils viendraient alors dans cette région reculée comme en pèlerinage. Puissent ces forêts être préservées, inchangées, pour ces hommes du futur !* »

Largement autobiographique, *De la forêt* ressemble moins à un roman qu'à un journal intime, voire à des mémoires : une vingtaine d'années sépare l'expérience vécue par Bibhouthi Bhoushan Banerji de l'écriture de cette œuvre, à la toute fin des années 1930. Sa désillusion finale a une connotation profondément actuelle, à l'heure où la question écologique occupe de plus en plus les esprits et l'actualité médiatique. Ainsi de ce questionnement, à la fin du livre, qui assimile la nature au bonheur : « *Que veulent vraiment les hommes ? Le progrès ou le bonheur ? À quoi bon le progrès si le bonheur est absent ? J'en connais beaucoup qui ont progressé dans la vie, mais qui ont perdu le bonheur. À force de jouissance, l'acuité de leur désir et de leurs facultés intellectuelles s'est émoussée, et il n'y a plus rien qui leur apporte la joie. La vie leur paraît monotone, une grisaille dépourvue de sens. Leur cœur devient dur comme de la pierre, l'émotion n'y pénètre pas.* »

Vaikom Muhammad Basheer, l'indépendant

Originaire du Kerala, dans le sud-ouest de l'Inde, Vaikom Muhammad Basheer (1908-1994) écrit dans la langue principale de sa région – l'une des vingt-deux langues reconnues officiellement –, le malayalam. Outre la diversité linguistique, la pluralité religieuse est l'un des nombreux enjeux de ce pays, comme l'ont montré les événements récents, qui ont vu le gouvernement ethno-nationaliste hindou refuser la citoyenneté à la population musulmane de l'État d'Assam, à l'extrême nord-est de l'Inde.

Basheer est musulman, fortement engagé, dès son plus jeune âge, dans la lutte indépendantiste contre le colon britannique. S'il milite d'abord pacifiquement, dans le sillage du Mahatma Gandhi, il se fait plus virulent au fil des combats, arrestations et emprisonnements. Étonnamment, ses œuvres sont imprégnées d'une douce poésie, du moins celles qu'il nous est donné de lire en français. Nous devons aux éditions Zulma la parution dans notre langue de quatre ouvrages : *Les Murs et autres histoires (d'amour)* en 2007, *Talisman* en 2012, le recueil intitulé *La Lettre d'amour* en 2013 et, qui vient de paraître récemment en livre de poche, *Grand-père avait un éléphant*.

Élevée dans le plus strict respect des rites musulmans, la jeune et innocente Kounnioupatouma grandit dans une famille de notables, dont le grand-père maternel possédait même un éléphant, jusqu'à ce qu'un interminable procès entraîne la ruine de sa famille, la désunion du couple parental et la remise en question des principes crus jusque-là aveuglement. Basheer nous offre un conte savoureux, qui mêle étroitement l'humour et une forme de profonde tendresse pour ses personnages. La naïveté de la jeune héroïne serait bien ridicule si elle ne fissurait dans le même temps les improbables coutumes d'une foi devenue juxtaposition de rites arbitraires et accumulés au fil du temps et des légendes. À l'image de cet éléphant que possédait son grand-père maternel et qui faisait la fierté d'Oumma, la mère de l'enfant, les grandeurs fantasmées s'effondrent devant la simplicité d'un amour qui s'émancipe et que ne cesse de chanter l'écrivain livre après livre, comme contre-poids ultime à toute forme d'injustice.

Une anthologie poétique

L'Inde, au fil du XX^e siècle, connaît une évolution extrêmement rapide, de la décolonisation à l'hégémonie de la famille Nehru-Gandhi. Une figure occupe le premier plan du début des années 1960 jusqu'à son assassinat en 1984, une femme, la deuxième au monde élue démocratiquement à la tête d'un gouvernement : Indira Gandhi, dont Catherine Clément vient notamment d'écrire une courte mais hélas superficielle biographie impressionniste.

Pour comprendre ces évolutions contemporaines, il existe un merveilleux recueil de poèmes, une anthologie composée par le poète français Zéno Bianu pour la fameuse collection « Poésie »/Gallimard, qui collige plus de deux cents poèmes et une cinquantaine de poètes dont une vingtaine de contemporains traduits depuis leurs langues d'origine : Arun Kolatkar, Lokenath Bhattacharya, Jayanta Mahapatra, Nissim Ezéchiél, Kamala Das, Sunil Gangopadhyay...

Ce recueil tend un majestueux arc historique et culturel entre le monde si poétique de Tagore, Banerji et Basheer et celui, plus frontal, du nouveau roman indien, avec évidemment de belles exceptions – on songe notamment au joli recueil de nouvelles d'Ambai, *De haute lutte*, traduit du tamoul par Dominique Vitalyos et Krishna Nagarathinam (Zulma, 2015).

Aravind Adiga et Abha Dawesar, les métissés

Les éditions 10/18 ont cette année choisi d'éditer en format poche deux ouvrages, à l'occasion du salon littéraire parisien avorté : *La Sélection* d'Aravind Adiga, originellement paru aux éditions Buchet-Chastel en 2017, et *Madison Square Park*, publié en 2016 aux éditions Héloïse d'Ormeson. Avec ces deux romans, nous quittons définitivement l'Inde traditionnelle pour la modernité. Tout ce qui constituait l'originalité de ce sous-continent dans sa diversité – ses coutumes, ses odeurs, ses paysages, ses bruissements, son anthropologie... – est désormais aux prises avec le vaste monde. Il n'est pas anecdotique que la langue de ces deux écrivains soit l'anglais, tant leurs récits transpirent d'influences contemporaines, notamment américaines.

Découvert à l'occasion de la parution de son premier roman, *Le Tigre blanc*, en français, couronné du prix Booker en 2008 (il est le troisième et dernier auteur indien à recevoir ce prix prestigieux, après Arundhati Roy en 1997 et Kiran Desai en 2006), Aravind Adiga poursuit son œuvre de déconstruction de l'Inde moderne : misère, corruption, violence, vanité, échec... Livre après livre, le romancier décrit les tréfonds de la société indienne, à partir d'un de ses aspects. Le milieu des entrepreneurs du *Tigre blanc* ou celui des promoteurs immobiliers du *Dernier Homme de la tour* a laissé place au monde du cricket, sport phare du sous-continent, susceptible de transformer un enfant miséreux en une riche star.

Tel est le souhait d'un père tyrannique pour ses deux fils, Manju et Radha, qu'il contraint à suivre un enseignement strict, aussi bien sportif que moral, en vue d'être sélectionnés dans l'équipe de Mumbai, où se déroule le récit. S'il n'est pas nécessaire de connaître le cricket pour lire une telle œuvre (qui ne vous en apprendra d'ailleurs guère plus sur ce sport), il faut reconnaître que le roman ne suscite guère d'enthousiasme, alors même qu'il est bien loin d'être sans qualité. C'est que le portrait qui est fait de la ville la plus peuplée d'Inde pourrait être celui de n'importe quelle autre agglomération d'un pays en voie de développement. Nous n'y retrouvons pas les saveurs qui, si souvent, nous dépay-sent, mais une atmosphère de littérature mondialisée.

C'est encore plus vrai dans *Madison Square Park* d'Abha Dawesar, romancière indienne qui vit depuis la fin de son adolescence aux États-Unis. Son récit est imprégné de ces histoires d'amour américaines qui circonscrivent presque intégralement leurs personnages dans des sentiments et une psychologie, au détriment de tout mystère inhérent à l'œuvre et de toute liberté laissée au lecteur. La question abordée par Abha Dawesar est celle de la double nationalité, qui est un point de douleur dans l'existence de nombre de personnes ayant dû quitter leur terre d'origine. Uma vit avec Thomas depuis cinq ans, sans que ses parents – qui souhaitent la marier avec un Indien, si possible d'une caste similaire – soient au courant. Les ficelles sont lourdes, ce roman ressemblant à s'y méprendre à des dizaines d'autres. Le drame de l'exil n'est finalement qu'une succession d'états d'âme psychologisés, au plus près de la banalité quotidienne.

Arundhati Roy, la militante

Mieux vaut sans aucun doute relire les écrits d'Arundhati Roy, et notamment le discours puissant qu'elle a adressé aux Nations unies en novembre 2019 : « *Espérons seulement qu'un jour prochain les rues de l'Inde seront noires de monde, envahies par ceux qui auront compris qu'à moins de se manifester et d'agir, la fin est proche.* »

Intitulée *Au-devant des périls*, la conférence dénonce la politique mise en place par Narendra Modi, membre du Bharatiya Janata Party (BJP), parti nationaliste hindou, et Premier ministre de l'Inde depuis 2014. Depuis son arrivée au pouvoir, Narendra Modi a mis en place une politique discriminatoire envers les religions autres que l'hindouisme, tout en favorisant par ailleurs des intérêts privés au mépris de l'urgence climatique.

« *En Inde, aujourd'hui, un monde spectral s'insinue dans nos vies en plein jour, écrit Arundhati Roy. Il devient de plus en plus difficile de rendre compte de la mesure de la crise, même à nous-mêmes. De sa taille, de sa forme changeante, de sa profondeur, de sa diversité. Une description exacte pourrait passer pour hyperbole.* » Et d'ajouter : « *L'Inde n'est pas, de loin, le pire pays du monde ni le plus*

dangereux, du moins pas encore, mais le gouffre entre ce qu'elle aurait pu être et ce qu'elle devient en fait le plus tragique. » Au cœur d'une démonstration passionnante, qu'il faudrait pouvoir discuter dans les détails, Arundhati Roy souligne l'interdépendance entre la catastrophe écologique et les inégalités sociales.

Le gouvernement Modi (maudit ?) tente progressivement de réduire au silence tous les opposants – journalistes, intellectuels, artistes ou encore politiciens, tels que Ramachandra Guha, Yogendra Yadav, Sitaram Yechury... Arundhati Roy est rejointe dans son combat par de grands noms de la philosophie et de la littérature indiennes.

Les philosophes indiens Divya Dwivedi et Shaj Mohan ont notamment publié deux tribunes, dans *La Croix* (6 janvier 2020, en accès libre sur internet) et *Le Monde* (24 janvier 2020), décrivant l'émergence d'un « *nouveau mouvement pour l'indépendance de l'Inde* », dénonçant les violences policières, le musèlement de toute forme de contradiction et la persistance d'un système de castes en dépit de l'article 15 de la constitution indienne qui interdit toute forme de discriminations fondées sur lui.

Arundhati Roy n'est pas en reste, dressant même certains parallèles entre la crise indienne et celle de la Covid-19. Deux de ses tribunes ont été publiées en anglais dans *The Financial Times* et dans le journal en ligne indien Scroll.in (toutes deux en libre accès sur internet). Elle continue de dévider son argumentation comme quoi écologie, politique, société et santé sont entremêlées. Elle conclut son article de Scroll.in par ces mots, que nous traduisons en clôture de ce papier : « *Ce dont nous avons besoin, ce sont des gens prêts à être impopulaires, prêts à se mettre en danger, prêts à dire la vérité. Des journalistes courageux peuvent le faire, ils en sont capables. Des avocats courageux peuvent le faire, ils en sont capables. Et des artistes magnifiques, brillants et courageux – des écrivains, des poètes, des musiciens, des peintres et des réalisateurs – peuvent le faire. Cette beauté est de notre côté. Tout ça. Nous avons un travail à faire. Et un monde à gagner.* » ■

Pierre Monastier

Kabuliwallah, février 2016, trad. bengali (Inde), présentées par Bee Formentelli, 400 pages, 22 €

Cet extrait d'un poème de Tagore, *En passant le temps des pluies*, que Bee Formentelli a choisi pour épigraphe de son texte, propose un juste condensé des vingt-deux nouvelles ici réunies. Elles sont pour la plupart poignantes : Rabindranath Tagore y représente avec une merveilleuse tendresse la grâce de l'enfance pour nous la montrer broyée par une société cruelle. Plusieurs de ces récits mettent ainsi en scène des petites filles arrachées par les mariages traditionnels à leurs foyers, « boutons » dépérissant avant même leur fleurissement. Ces petites filles ne sont toutefois que le contingent le plus nombreux d'un peuple de cœurs sensibles, qui ne semblent aussi délicatement peints par Tagore que pour mieux nous faire éprouver l'horreur de leur déchirement au contact d'un monde au mieux indifférent, au pire volontairement brutal. Petites filles, jeunes garçons, pères ou mères de famille ne doivent souvent qu'à la mort l'apaisement de leurs souffrances.

La satire n'est pas absente de ces nouvelles, et domine même certains récits : on rencontre dans le recueil des femmes aveuglément cupides et des hommes sottement vaniteux, qui évoquent au lecteur français les petits bourgeois et les paysans normands de Maupassant. Comme chez Maupassant, d'ailleurs, le rire est difficile, tant la moquerie se mêle au tragique.

Dans ce monde désespéré, où des coutumes iniques sont vécues comme des fatalités, quelques nouvelles offrent des moments de lumière, ou une tonalité plus douce, et apportent des respirations dans une lecture à la fois enchanteresse et éprouvante. Tel est le cas de la nouvelle-titre, *Kabuliwallah*, qui relate l'amitié d'un marchand ambulant et d'une petite fille. *Kabuliwallah*, *Un brillant satiriste*, ou *Thākurdā* ou *l'Illusion vitale*, sont racontées à la première personne par un narrateur masculin, écrivain : cette proximité du narrateur et de l'auteur semble chaque fois provoquer un adoucissement de la veine de Tagore. Leurs dénouements notamment sont plutôt heureux alors que le reste du recueil se caractérise par des fins elliptiques aux accents désespérés.

Cette diversité de ton – relative – interroge sur la composition du recueil par la traductrice. Son texte de présentation est intelligemment placé en postface, laissant le lecteur libre dans sa découverte des textes. Il propose des commentaires tout à fait intéressants, mais ne dit que peu de choses sur le choix des nouvelles. La position initiale de *L'histoire du ghā* s'explique apparemment par son antériorité chronologique et sa dimension emblématique. Qu'en est-il des vingt et une autres nouvelles ? D'après la postface, la traductrice se serait concentrée sur une première période d'écriture, de 1891 à 1895, et aurait écarté les histoires fantastiques. Mais il manque au lecteur d'autres éléments d'information, et notamment la date et le lieu de leur première édition. Le début du recueil est particulièrement homogène et concentre les histoires d'enfants les plus poignantes, tandis que la suite fait preuve de plus de variété : est-ce le signe d'un déploiement plus divers du talent de novelliste de Tagore au fil du temps ? Ou est-ce un choix de Bee Formentelli – alors quelque peu préjudiciable à l'équilibre du recueil ? Quoi qu'il en soit, on ne peut que souhaiter la poursuite par Zulma de la réédition des œuvres de Tagore, et en particulier de l'intégralité des nouvelles.

Ivanne Rialland

Atasi blog, 29 Janvier

« *Kabuliwallah* », "Kabul" en référence à la ville de Kaboul en Afghanistan et "wallah" – marchand ambulant ou marchand de rue – est un des vingt-deux récits qui composent ce recueil de nouvelles du grand Tagore, Prix Nobel de Littérature en 1913.

Bengali de son état, c'est bien évidemment au Bengale et à Calcutta que Tagore nous transporte à travers ce sublime ouvrage. Le Bengale baigné par ses fleuves ; ses champs de canne à sucre sauvages ; ses grands propriétaires fonciers ; une vie rythmée par les saisons, les fêtes et par les dieux ; le flot incessant de renonçants ; ses théâtres populaires et itinérants. Et puis Calcutta, la capitale du Raj britannique et ses demeures ; Calcutta la ville des espoirs à naître ou des rêves brisées ; les journées rythmées par les appels des wallahs ; Calcutta et ses écoles privées.

Dans "*Kabuliwallah*", nous y retrouvons certes une époque éloignée – vieille d'un siècle – et pourtant nous la sentons si proche de nous, tout comme les personnages qui peuplent ses pages. Certaines traditions, certains us et coutumes sont restés figés dans cet autre temps. Certes l'Indépendance a depuis longtemps été proclamée, mais les mariages arrangés et les dots rythment toujours la vie des indiens ainsi que la notion de caste et tout ce qui incombe. Sans doute le mariage de jeunes enfants ne fait pas encore parti du passé dans l'Inde reculée. Mais c'est avant tout l'importance des fêtes religieuses et des saisons qui continuent à exister encore aujourd'hui, et le lecteur peut constater qu'elles font partie intégrante de chacune des nouvelles de Tagore.

"*Kabuliwallah*" recèle de récits touchants, presque intimes, comme si Tagore y aurait semé ses propres souvenirs et ses propres expériences.

Le lecteur y trouvera tour à tour des histoires concernant des relations entre époux, de relations père-fille, de relations avec sa belle-famille, d'amitié et de souvenirs d'enfance, des rencontres éphémères, des histoires d'héritage, ...

On ne peut qu'être conquis(e) par ces nouvelles. Une jeune femme d'une beauté et d'une grâce parfaite qui se fait délaisser par son époux qui préfère les mondanités que la compagnie de son épouse. Une amitié forte qui disparaît à cause d'un conflit avec un citronnier jouxtant deux terrains. Une fillette se liant d'amitié avec un marchand ambulant. Un père qui n'a pas réussi à payer l'intégralité de la dot pour sa fille chérie et qui s'en mord les doigts. Une fillette orpheline qui voit son avenir réduit à néant lors du départ de son patron pour la ville. Une femme qui se laisse mourir car elle n'arrive pas à donner à son mari – remarquable auteur et qui pourtant n'a pas le succès escompté – un fils. Un jeune visiteur qui donne un sentiment de confiance à toutes les personnes qu'il approche mais qui a la bougeotte. Un jeune fils moderne et cultivé qui se retrouve à gérer le patrimoine de son père parti à Bénarès. Un veuf qui se met à la satire pour préparer la dot de sa fille et qui délaisse sa progéniture. Une gardienne de temple au caractère bien trempé qui fait peur aux dévots. Mais le plus étonnant est ce vieux ghât – un escalier qui descend vers un cours d'eau – et qui

a durant sa longue vie croisé des générations de villageois. Il prend la parole et nous livre son plus précieux souvenir et peut-être la révélation d'un mystère. Mais je ne vous livre pas tout. Une intéressante postface sur Tagore et écrite par Bee Formentelli, la traductrice, conclue en beauté la lecture de cet ouvrage.

"Kabuliwallah" est une véritable exaltation pour son lecteur. Lire ce recueil, vaut autant que de lire vingt-deux romans en une version concentrée. On se délecte de chacune de ses histoires, on s'y imprègne, on les savoure, on les vit. Chacune d'elle peut nous fait vibrer et nous apporter beaucoup de sagesse. Un excellent cru par un grand artiste.

Merci aux Éditions Editions Zulma de nous avoir publié cet inépuisable envoûtement.

Rédigé par Véronique-Atasi